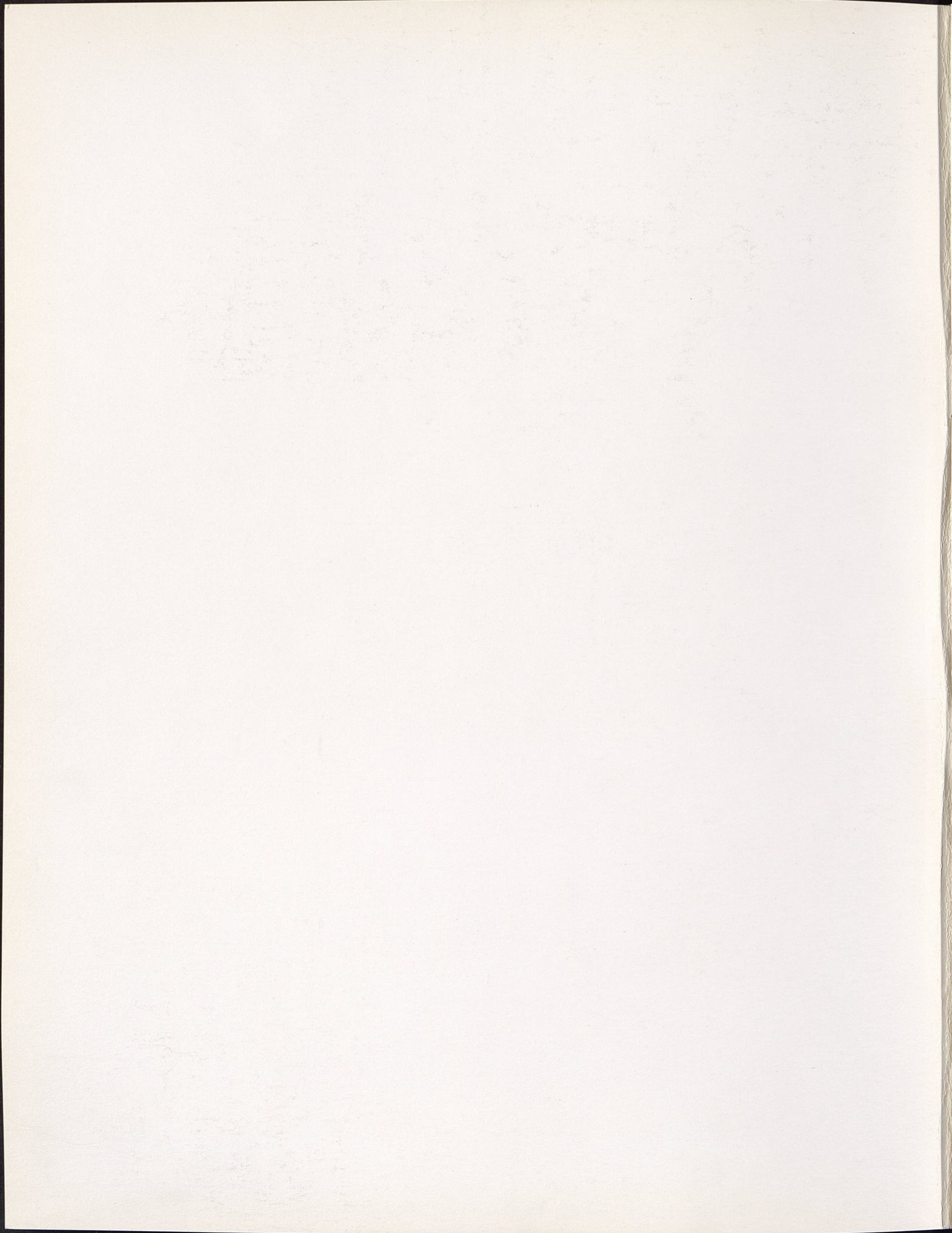




C'EST LA FOIRE DE
BEAUCROISSANT

PHOTOGRAPHIES PIERRE FILLIOLEY

MAISON DE LA CULTURE DE GRENOBLE
du 2 décembre 77 au 1 janvier 78



C'est la foire de beaucroissant

photographies : pierre fillioley

textes : robert chanaud

beaucroissant : un mythe ?

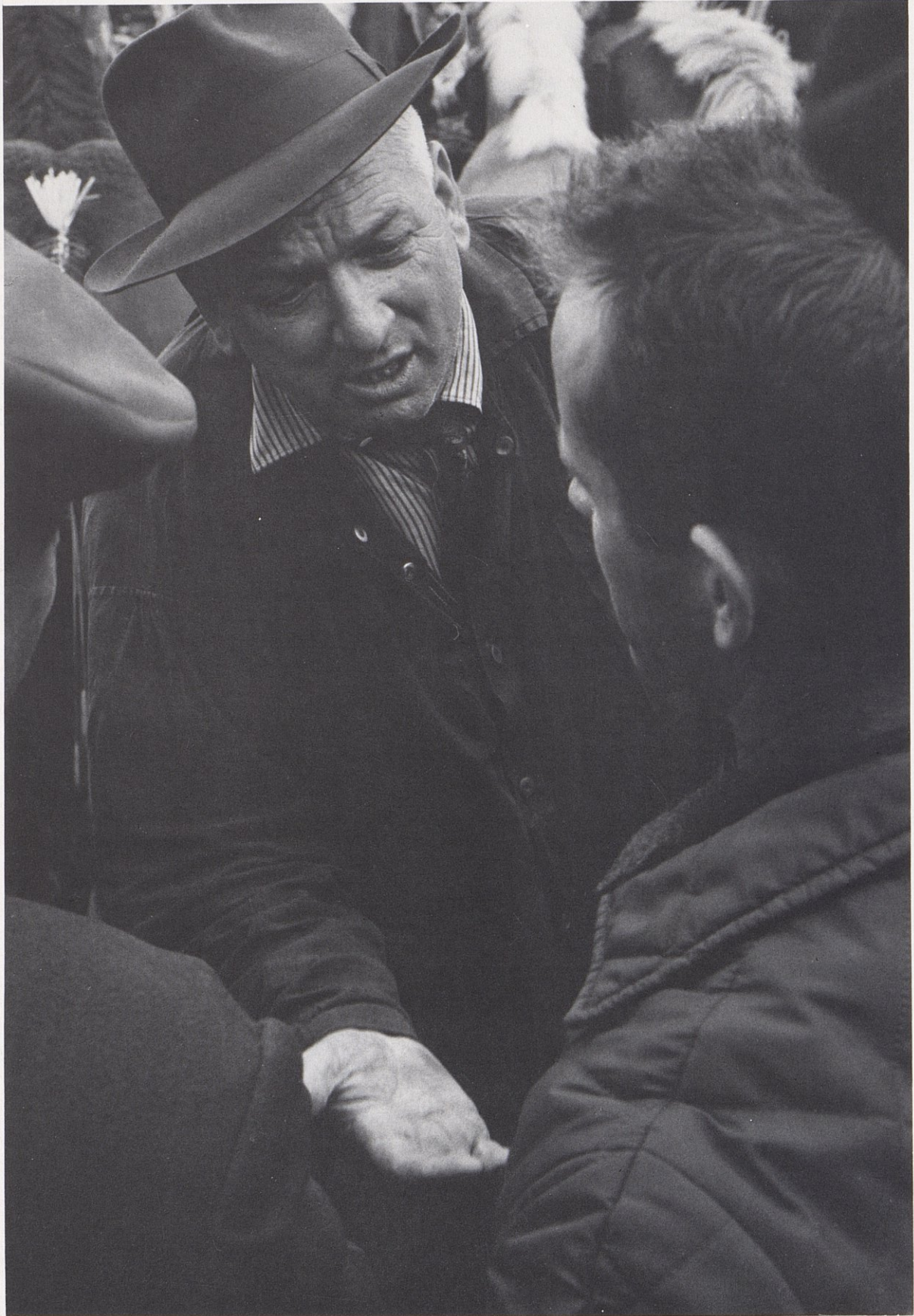
charles joisten

*vie et savoir d'un marchand
de bestiaux dauphinois*

Les premières photographies de cette série furent réalisées à l'automne 1956. Depuis une dizaine de rencontres sur le champ de foire avec Jules Burnet, François Conti, Lucien Allègre, Marcel Mazet, les frères Moreaud, et autres hommes : Pompon, Bijou, Parise, Jouille, Marquise, et autres bêtes, permirent de compléter cette suite de photographies entamée les premières années, de poser un regard, de voir et de faire voir les gestes de la Foire.



maison de la culture de grenoble
décembre 1977



BEUCROISSANT : UN MYTHE ?

L'une des foires les plus anciennes du Dauphiné et peut-être de France... Une foire dont l'origine se perd dans la nuit des temps, au 12^e siècle, au 9^e peut-être... L'une des plus importantes aussi haut que l'on remonte, s'étalant au Moyen Age sur plus de deux semaines peut-être... Voilà ce que tout le monde sait de Beucroissant. Ou plus exactement ce que tout le monde croit savoir. Car rien n'est plus obscur que l'histoire de cette foire aux bestiaux, que son importance depuis un siècle a auréolée d'une véritable légende. « La Beucroissant » dissimule derrière cette légende son histoire, que l'on ne pourra sans doute jamais écrire car les documents qui permettraient de le faire, jusqu'à preuve du contraire, n'existent pas... N'est-ce pas rendre service à La Beucroissant que se livrer à une enquête un peu indiscreète sur son passé, et de chercher à démêler la vérité de la fable en examinant avec honnêteté tous les témoignages ?

Le 14 septembre 1219, une grande agitation règne à Grenoble à cause des fêtes de la Sainte-Croix ; comme c'est également jour de foire, de nombreux marchands des environs sont présents. Soudain la ville est noyée sous un raz de marée déferlant de la vallée du Drac. Les eaux de l'Isère, refoulées en amont par la violence du flot, viennent à leur tour submerger la ville épiscopale, détruisant ce qui a été épargné. Le prince-évêque de Grenoble, Jean de Sassenage, qui nous a laissé le récit du cataclysme, ne manque pas d'en attribuer la responsabilité au diable, qui aurait vu là une excellente occasion de supprimer d'un coup un bon nombre de chrétiens. L'explication physique est la suivante : une trentaine d'années auparavant, de grosses pluies ayant entraîné des rochers dans le lit de la Romanche, un barrage naturel s'était formé, donnant naissance à un vaste lac de quatre lieues de long et une demi-lieue de large au pied de Bourg-d'Oisans alors nommé Saint-Laurent-du-Lac. Dans la nuit du 14 septembre 1219, des pluies violentes causèrent la rupture du barrage et le déferlement qui faillit détruire Grenoble. L'année suivante, à la même date, Jean de Sassenage n'ayant pu survivre, dit-on, au saccage de sa cité, c'est le nouvel évêque, Pierre de Seyssins, qui se met à la tête des survivants pour un grand pèlerinage d'actions de grâce à la chapelle de Parménie, qui domine l'actuel bourg de Beucroissant ; toutes les années suivantes, ils reviendront remercier le ciel le 14 septembre. Une telle affluence de pèlerins entraîne généralement l'éclosion de tout un petit commerce destiné à leur fournir du ravitaillement. C'est probablement ce qui se passa au pied de la colline de Parménie, donnant l'occasion à quelques historiens de sauter le pas et de déclarer que là se trouvait l'origine de La Beucroissant.

Il reste que rien ne nous permet d'affirmer l'existence d'une foire à cette époque. Certains auteurs ont, paraît-il, trouvé trace d'un *vaude* antérieurement à l'année 1219, et se sont empressés à tort de traduire ce mot par « marché ». Mais il s'agit simplement de notre *vogue*, qui est la fête du saint patron de la paroisse ; il peut effectivement y avoir à cette occasion un marché, mais on sait que c'est loin d'être toujours le cas : ne faisons donc pas dire à nos témoins plus qu'ils ne disent...

Ensuite ? Un trou de quatre siècles pendant lesquels on ne trouve pas de preuve décisive de l'existence de la foire. Au début du 14^e siècle, en 1312, le seigneur de Tullins et de Rives, Guy, décide d'accorder une charte de franchises aux habitants de la ville neuve qu'il se propose d'établir sous le nom de Beucroissant — le nom date donc de cette époque. Par de telles chartes, les nobles concédaient aux manants des avantages économiques, fiscaux et juridiques non négligeables, soit en échange d'une somme d'argent, soit pour attirer les paysans, ce qui est le cas ici : « nous donnons et concédons (ces fran-

A l'exception du récit de Jean de Sassenage, bien connu, et du Journal de M. de Saint-Ours, introuvable, j'ai toujours consulté les documents originaux : Archives départementales de l'Isère, 8 B 371, 373, 375, 377 (comptes de châtelainies), 2 C 320, fol. 789 (Révision des feux), 141 M 2 (tableaux des foires). Bibliothèque municipale de Grenoble, U 439, U 442 (Guy Allard). Bibliothèque nationale, ms. fr. 8359, fol. 192-3 (Fontanieu). Des notes de M. Avezou prises d'après la presse locale m'ont été communiquées par Pierre Filloley.

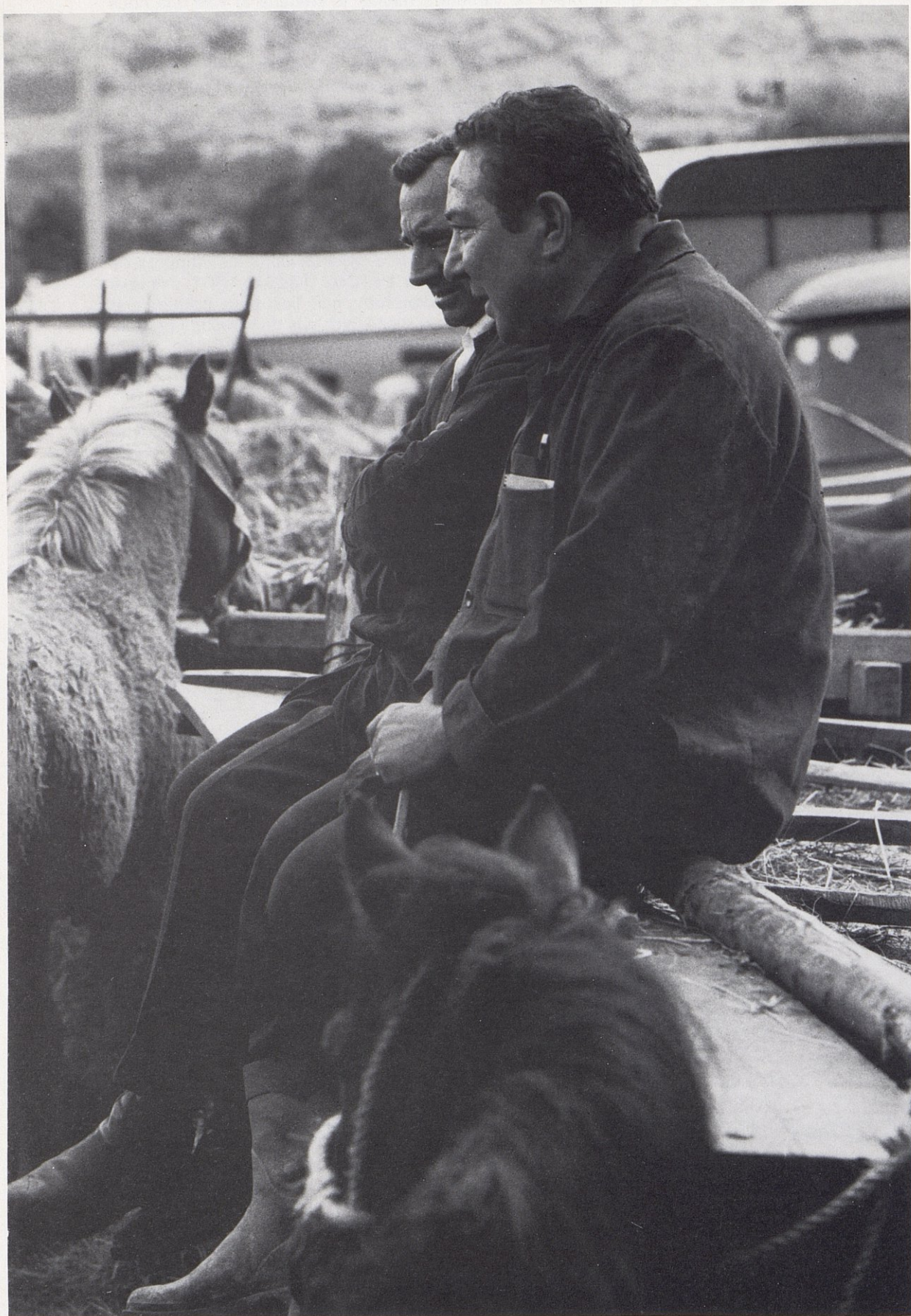


chises) à ceux qui habitent ou viendront habiter le château et ville que nous avons l'intention de faire, construire, édifier et fonder au lieu dit « le Mollard du Paul ». Voulait-il profiter ainsi des avantages pécuniers que lui aurait apportés notre hypothétique foire ? Rien n'est moins sûr : « de plus, nous réservons, pour nous et nos héritiers (...) notre marché que nous pourrions faire dans ladite ville, à l'endroit où il nous plairait ». Notons que l'expression est bien vague : visiblement, Guy ménage l'avenir au cas où un marché s'établirait. De toute façon, il ne fait aucune allusion à une foire déjà existante ; n'aurait-il pas plutôt dit, dans ce cas, « nous nous réservons la foire qui se fait habituellement tel jour » ?

En 1343, la veuve de Guy, Humilie de Tullins, cède Beaucroissant au dauphin Humbert II — le même qui vendra le Dauphiné au roi de France six ans plus tard —, et dès lors cette châtelainie apparaît dans les comptes de l'administration delphinale : à trois reprises, en 1352, 1353 et 1361, une taxe est perçue sur les *nundinae* de Beaucroissant, que l'on peut traduire par « foire », sans être absolument certain qu'il ne s'agit pas de marchés périodiques comme il en existe alors dans chaque châtelainie. Au 15^e siècle, aucun indice. Certes, on ne parviendra pas à prouver qu'il n'y avait pas de foire à Beaucroissant — ce n'est d'ailleurs nullement mon intention —, mais une chose au moins est presque certaine : si une foire *importante* avait existé, elle aurait inmanquablement laissé des traces dans les archives ; une telle activité commerçante (s'étalant sur 17 jours, comme on le lit parfois !) n'aurait pas pu échapper à la vigilance d'une administration delphinale puis royale toujours en quête d'argent !

C'est à la fin du 16^e siècle, enfin, que l'on trouve la première mention certaine, dans le livre de comptes domestiques d'un gentilhomme campagnard qui vivait dans sa propriété de Veurey, M. de Saint-Ours : « lundy 15 septembre 1578, foere à Beauressant. Y suis allé et mené mon valet pour achepter de norrie, ce que n'ay fayt à cause qu'ils estoient tropt chers. Et ay payé pour 40 treses corde prime 7 sols 6 deniers, et pour ma despance et de mon valet, 4 sols 6 deniers. » Gaston Letonnelier, le découvreur de ce texte que je n'ai malheureusement pas pu voir, car appartenant à un particulier il est devenu introuvable, a supposé non sans raison que la foire avait dû commencer la veille, le dimanche 14, et qu'elle avait quelque importance, puisque M. de Saint-Ours n'avait pas hésité à faire les vingt kilomètres qui séparent Veurey de Beaucroissant (« Le Dauphiné », revue littéraire, 24 décembre 1939, p. 110). Dans ce cas il faudrait admettre qu'elle a subi ensuite un certain déclin, puisqu'au siècle suivant elle ne durait qu'une journée, comme on le verra. Quant aux tresses de corde *prime* (de première qualité) sur lesquelles notre gentilhomme s'est rabattu après avoir renoncé aux *nourris* (porcs), il n'est pas interdit de penser qu'elle était déjà considérée comme un porte-bonheur.

Aux 17^e et 18^e siècles, la foire est désormais mentionnée dans les almanachs. Guy Allard, dans ses *Recherches sur le Dauphiné*, note à propos de la vente d'une partie de la seigneurie de Beaucroissant par Pierre de Bressieu à Jacques Vignon, beau-frère de Lesdiguières (1627) : « il est dit dans cette vente que la mistralie et la châtelainie en apartenoient à la famille de Maubec, et qu'il y avoit une foyre à la (fête de la) Croix de septembre ». Dans un autre manuscrit sur les foires et marchés de Dauphiné, de 1765, le même auteur mentionne la foire sans spécifier sa durée, qui est visiblement d'une seule journée car dans les cas contraires il le précise soigneusement. Enfin laissons la parole aux habitants eux-mêmes : à la charnière du 17^e et du 18^e siècle, l'administration procède à une « révision des feux » afin de répartir l'impôt entre les communautés ; interrogés par les commissaires chargés de l'enquête, ils déclarent « qu'il y a une foire dans ladite communauté, chaque jour 14^e septembre ; et qu'autrefois il y avoit un marché, qui a été transféré dans le lieu de Lemps ». Cette foire ne semble d'ailleurs pas les préoccuper outre mesure, car dans les doléances qu'ils exposent spontanément, et non sur questionnaire, ils n'en disent pas un mot mais s'étendent longuement sur la disparition de leur marché, et sur le déclin de la fabrique de lames d'épées qui faisait vivre de nombreuses familles. C'est vers 1730, dans l'un des Mémoires de l'intendant Fontanieu, que l'on trouve le premier embryon de statistique, révélateur



de la modicité des échanges à Beaucroissant ; lors de la foire qui a servi de référence, il s'est vendu moins de mercerie, de quincaillerie et de bestiaux qu'à deux des quatre foires de Beaurepaire : 10 bœufs, 200 moutons, 60 porcs, et... 4 chevaux !

Il faut attendre la publication en 1806 de la « Description générale du département de l'Isère » de Perrin Dulac, pour avoir un peu plus de détails, et un petit indice de la spécialisation qui commence à caractériser Beaucroissant : « les chevaux (de l'arrondissement de Saint-Marcellin) sont pour la plupart indigènes ; ils sont nourris dans les marais de Bourgoin, La Verpillière, etc. et vendus dans les foires de Millin, Beaucroissant et autres, aux habitants de ces cantons, qui s'en servent généralement avant l'âge où ils sont propres au travail ». « Les chevaux qui naissent dans le département de l'Isère n'appartiennent à aucune race, et n'ont aucune qualité qui puisse les faire distinguer. Ils ont, pour la plupart, la tête grosse et lourde, les jambes grasses et la vue faible. Les plus grands ne dépassent guère huit pouces, encore sont-ils très rares ; mais ils seraient forts, et supporteraient bien la fatigue s'ils n'étaient employés trop jeunes. A peine ont-ils atteint leur deuxième année qu'on les fait labourer ou qu'on les monte sans ménagement. »

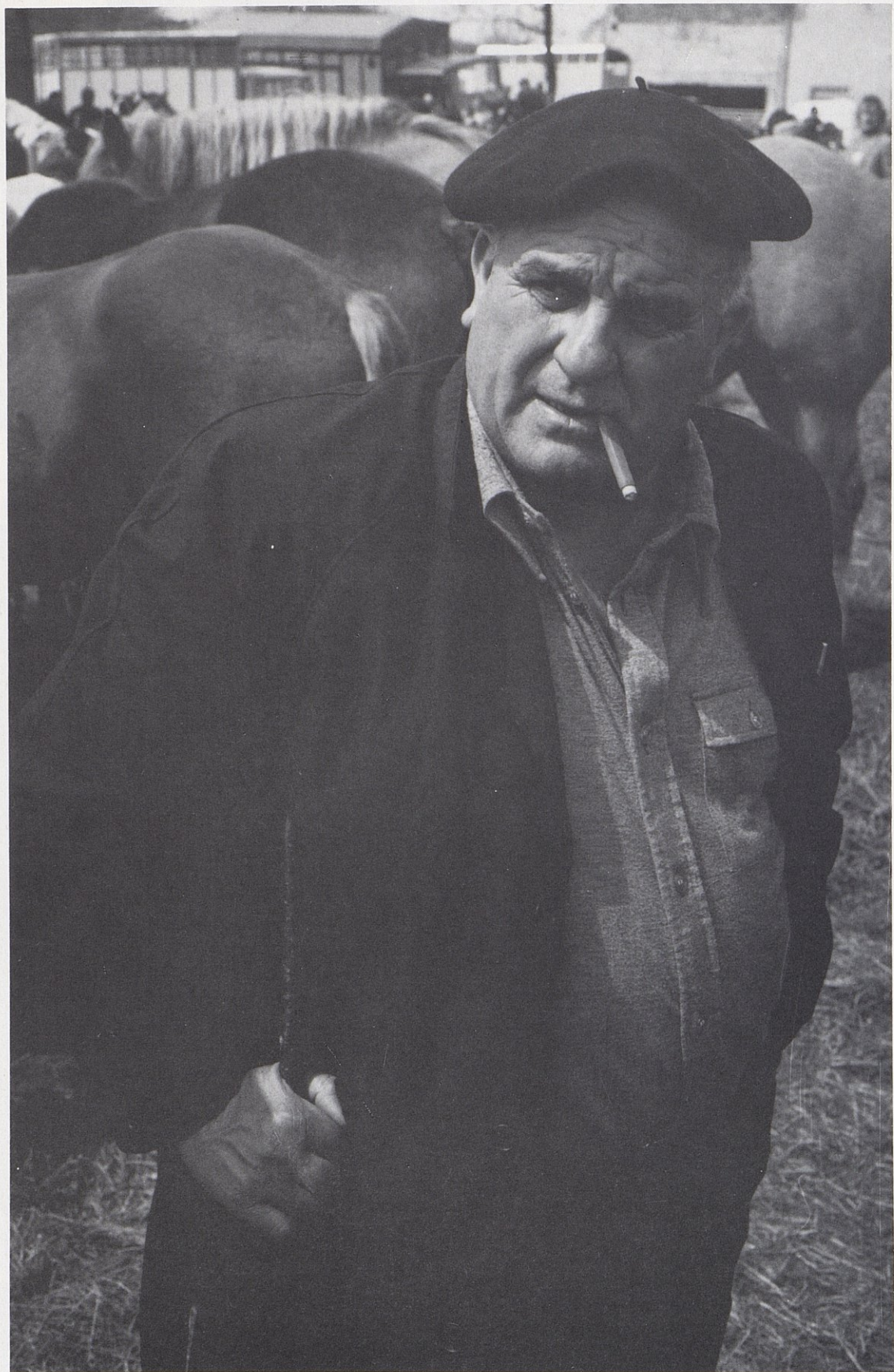
Vers 1825, La Beaucroissant commence à faire figure honorable, puisqu'on y amène environ 250 chevaux dont les meilleurs se vendent de 450 à 500 francs, alors que les seules concurrentes de l'arrondissement, les foires de Saint-Marcellin, ne réunissent à elles trois que 310 vieux chevaux vendus de 150 à 400 francs. Cependant la qualité laisse encore à désirer : « un tiers de ces chevaux sont âgés de 3 à 40 mois, les deux autres tiers de 40 mois et au-dessus. Il y a à peu près autant de chevaux que de juments. Quelques-uns auraient la taille pour le service de l'armée, mais très peu réunissent les autres qualités exigées. On aurait de la peine à trouver 30 chevaux propres à ce service ».

Une dizaine d'années plus tard, et jusqu'à la fin du 19^e siècle, nous avons enfin la satisfaction longtemps attendue de lire que « cette foire est l'une des plus importantes du département ». C'est du reste à cette époque (1836) qu'une seconde foire est créée à la date du 23 avril : elle ne parviendra d'ailleurs jamais à égaler son aînée, dont la durée est désormais de trois jours comme aujourd'hui. En 1892, un journaliste du « Petit dauphinois » compte une trentaine de wagons en gare de Tullins, pour emmener le bétail vers Saint-Marcellin, Romans, Alixan et Valence : la foire de Beaucroissant est devenue « La Beaucroissant », pôle d'attraction de cette région qui, grâce à la « foire de Millin » de Burcin, et au très important marché aux grains du Grand-Lemps, avait déjà vu dans le passé s'affirmer cette vocation commerciale née d'une position privilégiée au contact des montagnes et du plat pays.

C'est aujourd'hui une véritable institution drainant chaque année des dizaines de milliers de visiteurs venus de tout le département mais aussi des régions limitrophes et d'autres bien plus éloignées. A la quincaillerie et à la rouennerie naguère vendues aussi bien à la Saint-Georges qu'à la Sainte-Croix de septembre ont succédé l'électro-ménager et le matériel agricole, mais la foire aux bestiaux, toujours bien vivante comme en témoignent les photographies de Pierre Fillioley, reste cependant la moelle épinière de La Beaucroissant et le rendez-vous des purs : les maquignons (500 chevaux et plusieurs milliers de bovins en 1972). Pourtant, ce qui en fait l'attrait pour le plus grand nombre, c'est l'incroyable étalage de marchandises de toute sorte, parmi lesquelles les traditionnels melons, cordes porte-bonheur et colliers d'aulx « tahitiens » font un peu figure de laissés pour compte. Si l'on ajoute à cette débauche d'étalages, mis en valeur par le bagout des vendeurs, tout le monde des bateleurs, lutteurs, montreurs de serpents et de phénomènes, il devient évident que ce que l'on vient chercher ici en famille le samedi ou le dimanche, c'est, tout simplement, la fête. Il suffit de lire les articles de presse d'autrefois, relatant par le menu l'atmosphère de kermesse qui y régnait, jamais assombrie par la poussière ou la boue, ni par les inévitables rixes ou les méfaits des escrocs et des voleurs coupant les poches de gilet des maquignons, trop bien garnies de gros billets, pour se convaincre que, depuis plusieurs générations, La Beaucroissant est une grande fête populaire et commerciale. Depuis un siècle et demi. N'est-ce pas suffisant ?

Robert Chanaud.





VIE ET SAVOIR D'UN MARCHAND DE BESTIAUX DAUPHINOIS

Pierre Fillioley a su fixer par l'image les moments forts de ce grand rassemblement d'hommes et de bêtes que représente aujourd'hui la foire de Beaucroissant. Robert Chanaud, dans son analyse historique, nous a rappelé avec quelle prudence il convenait d'aborder la question des origines. A ces deux approches, nous avons pensé qu'il serait intéressant d'ajouter un document qui, tout en n'étant pas en relation directe avec Beaucroissant, éclaire de l'intérieur le thème de la foire et nous restitue, en quelque sorte, sa dimension humaine, son vécu. Il s'agit d'un entretien, enregistré sur bande magnétique le 13 novembre 1974 auprès d'un marchand de bestiaux de Bourg-d'Oisans, M. Albert Ravel, âgé de 95 ans, qui, sa vie durant, avait exercé cette profession dans les montagnes du Dauphiné.

Assistaient à l'entretien : la fille de M. Ravel, notre collaboratrice Elisabeth Besson et un ami de l'informateur, M. Louis Chouvin, de Grenoble, qui nous avait introduit auprès de lui.

L'enquête, qui se situait dans le cadre de recherches préparatoires à l'exposition *les colporteurs fleuristes de l'Oisans*, organisée par le Musée Dauphinois, porta tout d'abord sur le colportage, le père de M. Ravel ayant exercé quelque temps ce métier. Puis la conversation glissa vers un autre sujet qui, de toute évidence, passionnait notre informateur, à savoir son propre métier, sa propre vie. Nous avons alors orienté nos questions sur ce sujet : il en est résulté un témoignage du plus grand intérêt sur le travail et les conditions de vie d'un marchand de bestiaux de la fin du 19^e siècle à nos jours (notons que l'informateur n'utilise jamais le terme de maquignon). C'est la transcription de cet enregistrement que nous publions ci-dessous, dont seuls ont été éliminés les passages qui ne concernaient pas le présent sujet.

Albert Ravel, qui devait mourir accidentellement un an après notre visite — il fut renversé par une voiture en 1975 à Bourg-d'Oisans —, s'exprime ici avec une remarquable vivacité et une élocution extrêmement rapide. Malgré son grand âge, sa voix était restée étonnamment jeune et alerte, sa pensée ferme, ses souvenirs très précis. Ce marchand de bestiaux, petit-fils, fils et père de marchand de bestiaux, avait de son métier une haute idée ; il en avait acquis, par expérience et tradition, le savoir, les techniques. Que le lecteur en juge.

Charles JOISTEN,
Conservateur au Musée Dauphinois.



TRANSCRIPTION DE L'ENREGISTREMENT

Profession : marchand de bestiaux.

(...)

C. Joisten — *Vous, vous n'avez pas fait le guide ?*

Ah ! moi j'ai fait le guide pour moi, j'ai jamais fait d'ascension moi, j'ai fait des ascensions des montagnes pour aller voir les vaches, mais pas pour aller voir la neige ! (*rirws*) (...)

Vous avez dû en voir dans votre vie...

Oh ! oui, j'en ai vu, j'en ai vu, des mauvaises et des pas beaucoup des bonnes, toujours des mauvaises. Mauvais chemins, gros travail, pas beaucoup de rendement, oh ! oui, j'en ai vu. Traverser le Lautaret là-haut avec sept, huit mètres de neige.

Et puis des bêtes. Et puis elles filaient en file indienne, avec mon pauvre père y en avait des fois là, douze, mais toutes les unes après les autres... Ça enfonçait à côté, alors pour les arracher après c'était pas commode, fallait les laisser aller bien l'une après l'autre. Holà !

Fille de M. Ravel — *Si on leur avait mis des skis sous les pieds, elles auraient pas enfoncé ! (...)*

C. Joisten — *Vous faisiez quel métier exactement ?*

Marchand de bestiaux.

Marchand de bestiaux ?

Oui, j'ai fait ça toute ma vie.

Toute votre vie... Et votre père l'était déjà ?

Tout le temps. Mon grand-père aussi. Oui.

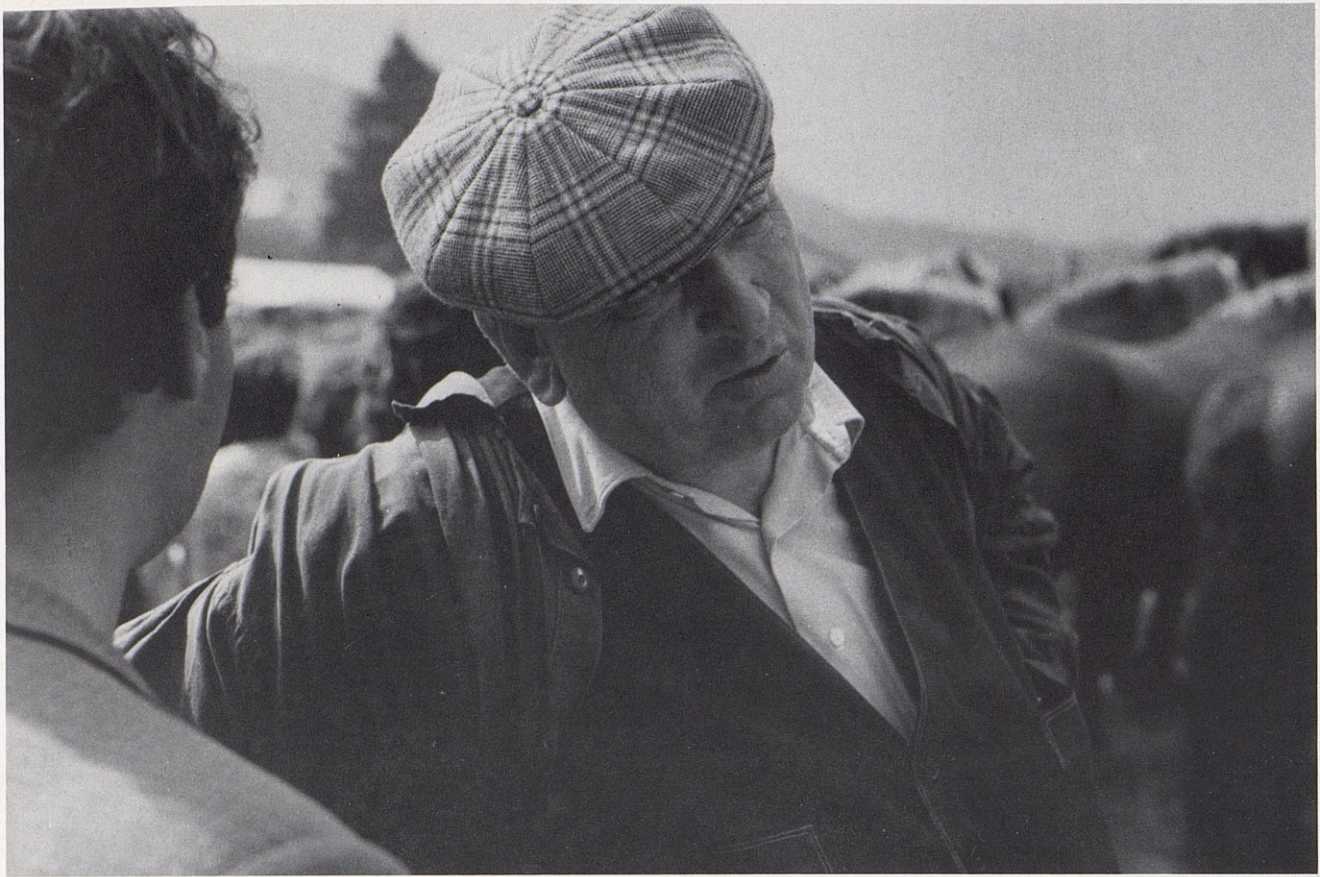
Vos enfants continuent dans cette voie ?

Eh ben, l'aîné avait continué, puis maintenant y a plus rien à faire. Y a d'abord plus de bêtes dans les montagnes, et puis qu'est-ce que vous voulez faire, fallait faire beaucoup de dépenses, maintenant les hôtels augmentaient tous les jours. Les prés étaient plus les mêmes, puis on trouvait plus à loger. Les écuries avaient fait comme partout, ça avait tout été démolé, tout démantibulé. A l'époque ça allait bien, comme ici y avait des écuries où y avait quarante chevaux. Ben toutes ces écuries, c'étaient en l'air. Y en a plus pas une. Ça a tout été transformé. A La Grave c'était la même chose. Il fallait loger ces chevaux qui partaient de Grenoble au Bourg-d'Oisans, du Bourg-d'Oisans à La Grave ; ben là-haut y avait des écuries, où on mettait... l'été y avait quarante chevaux, l'hiver y en avait une douzaine (...).

Question à propos des colporteurs — *Est-ce que les hommes se mariaient à l'extérieur avec les filles qu'ils pouvaient rencontrer ?*

Ça, j'en sais rien. Ça on n'allait pas les surveiller, pas plus que nous étions surveillés nous non plus. Qu'on allait acheter des vaches de droite et de gauche, ben on voyait bien les filles et les femmes, mais on leur disait bonjour, bonsoir, et puis on gagnait vingt







francs, mais on cherchait pas puis à aller trop loin. (Rires). (...)

Comme l'hiver, nous on allait chercher les veaux au Freney, on allait chercher les veaux à La Grave. On les descendait dans un traîneau, y avait un mètre de neige. On arrivait ici, on prenait une charrette, on mettait les veaux dedans, les cochons, et on menait ça à Grenoble. On passait la nuit pour les vendre le lendemain à neuf heures au marché. Puis on repartait de là-bas à midi, on arrivait le lendemain ici à midi. Voilà. Tout l'hiver on faisait ça. Parce que en général, ici, on faisait faire les veaux tous à l'automne, pour se débarrasser des vaches le printemps. Parce que quand ça arrivait le mois de mai, le mois de juin, on les tirait (trayait) plus, les vaches. Alors on les mettait à la montagne pour être débarrassé, et il restait pas beaucoup de lait, mais l'hiver y avait du lait beaucoup.

Vous allez à Huez, là, voyez un peu aujourd'hui et puis le temps passé, c'est pas tout à fait la même chose. Y a trente ans environ, à Huez y avait 430 vaches, l'hiver ; y avait trois fruitières qui faisaient du fromage à gogo, comme on dit. Maintenant vous savez pas combien y en a des vaches ? Y en a six ou sept. Ils étaient peut-être quarante ou cinquante propriétaires là-haut. Aujourd'hui, ils sont deux, ils sont deux, trois, trois qui ont des vaches. Y en a un qui en a quatre ou cinq, et les deux autres en ont chacune une. Alors voyez comme ça a changé. Rien que ça, fait voir ce que c'est que nos pays.

Toutes nos communes, Villard-Notre-Dame, Villard-Saint-Jean, ben Villard-Notre-Dame, Villard-

Saint-Jean y a plus personne. Ils reviennent des fois un peu l'été, ou des étrangers, mais c'est tout fermé. Et nous avons le Villard-Reculas, qui aujourd'hui ou demain va se fermer ; ils sont encore trois là-haut. Et y en a encore un qu'on m'a dit ces jours-ci... « Père Ravel si vous voulez acheter ses vaches et son mulet, il veut y vendre, il veut partir. » Alors si celui-là part encore, il va en rester un qui a des vaches, après y en a plus ; alors voilà ce que ça devient. Oui. (Un silence.)

Ah ! c'était pas comme aujourd'hui ; aujourd'hui l'auto va partout, passe tout l'hiver le Lautaret ; mais là-haut y restait cinq, six mois fermé. Le Lautaret, là-haut, y avait sept, huit mètres de neige. Y avait un endroit où on appelle la Marionèse (commune de Monétier-les-Bains), eh bien c'était comme ça. Il fallait faire attention. Je sais qu'une fois je passais avec mon pauvre père là, on avait une quinzaine de vaches, il faisait une tourmente, ça balayait la neige, balayait tout, ça m'emporte mon béret. Je sais pas comment mon père se retourne, il faisait tellement du vent, il voit partir mon béret. Il me dit : « Oh ! malheureux, laisse bien ton béret, va pas lui courir après ! » Parce que si j'avais couru après mon béret, que je descende, je remontais plus. C'était comme ça, la Marionèse. Alors y a pas longtemps, y a peut-être deux ans ou trois, on a fait un tunnel, on a fait un tunnel sur trois cents mètres. Alors à présent la neige au lieu de rester là, comme c'était, ça restait tout là, à présent elle passe de l'autre côté, elle s'en va dans le ruisseau. Oh ! oui. (Un silence.)

Et puis alors l'hiver, les hommes qui restaient, les vieux ou les gamins (c'est-à-dire ceux qui ne prati-



quaient pas le colportage), pour aller au Villard ou ailleurs, y avait pas de route, c'étaient des sentiers muletiers. Alors quand on voulait vendre un cochon, ben on avait une petite luge, un petit traîneau. Et ce cochon on le ligotait là-dessus, on l'attachait pour pas qu'il dégringole. L'homme descendait ce cochon, il le traînait jusqu'ici ; c'étaient les hommes qui le traînaient, y avait pas de route, pas de sentier muletier. Villard-Reculas et les trois Villard, ça descendait tout comme ça.

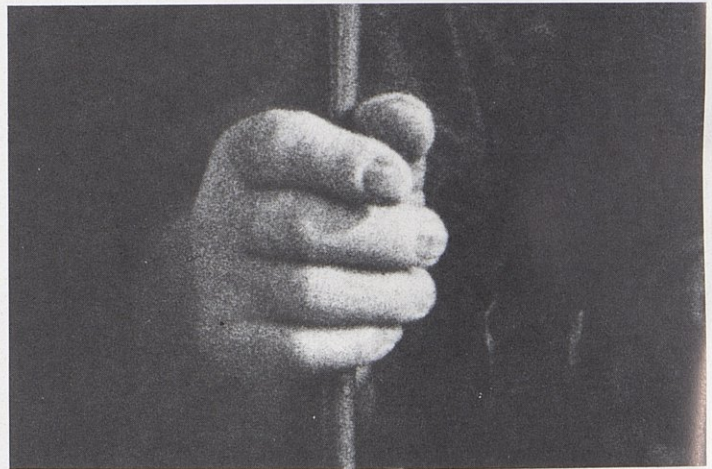
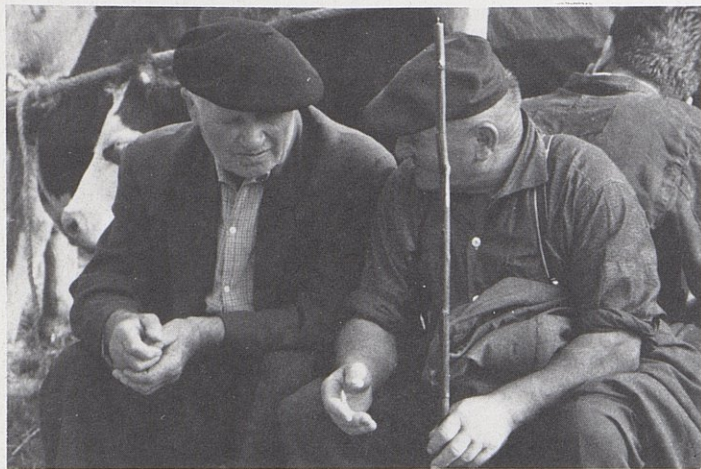
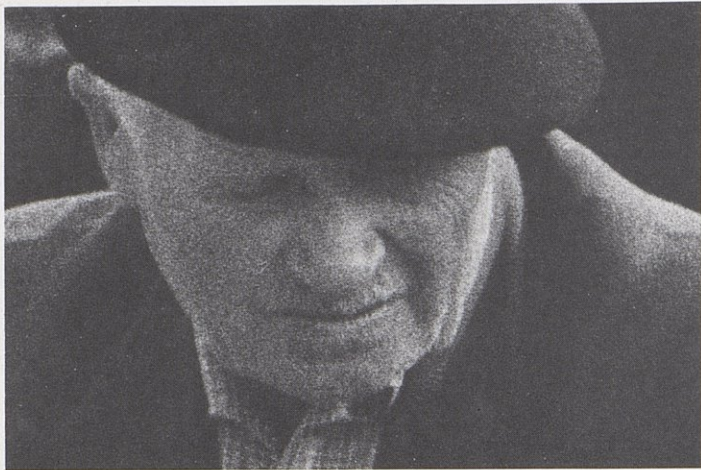
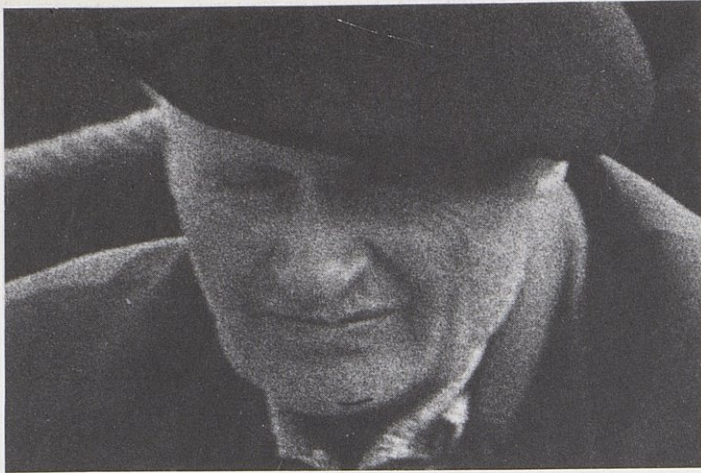
Vous étiez nombreux comme marchands de bestiaux ?

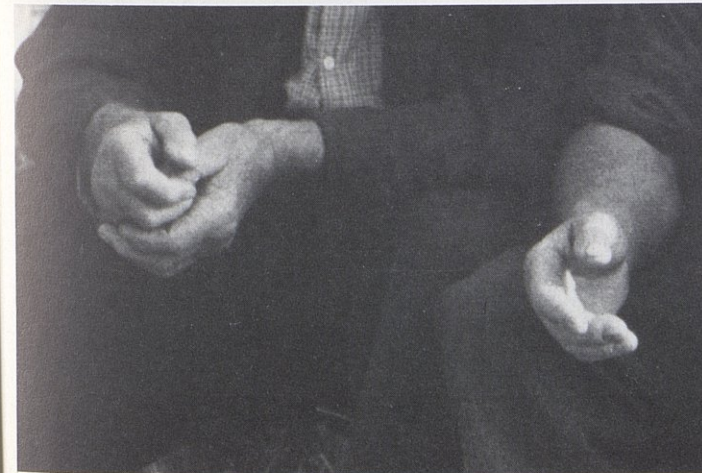
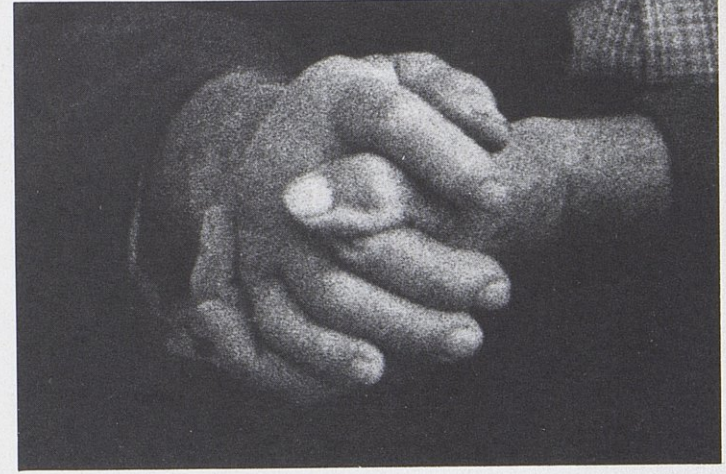
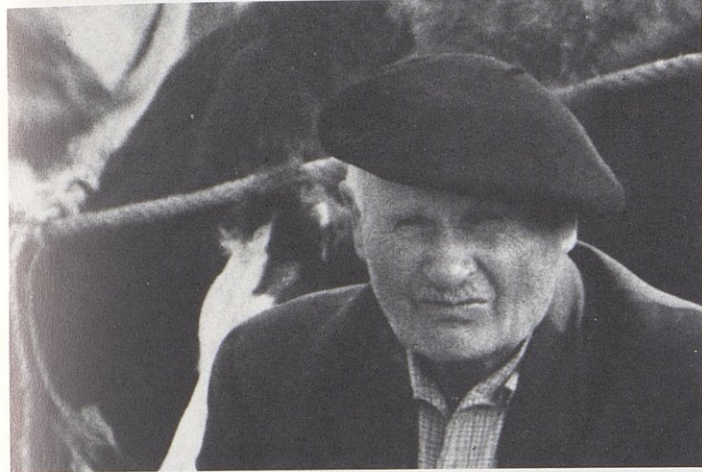
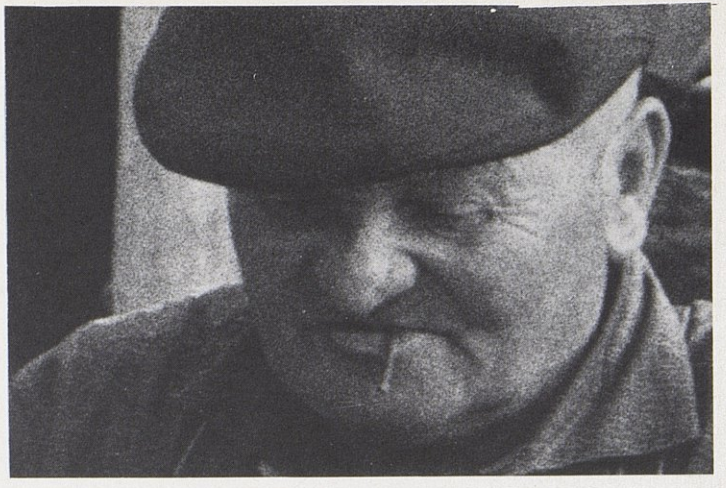
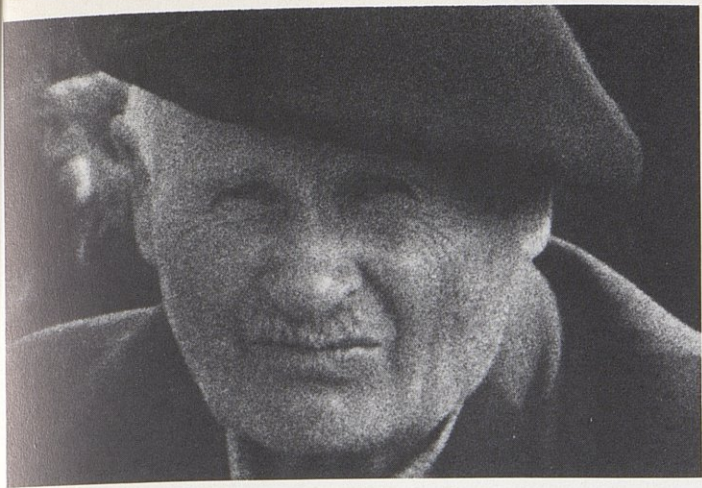
Encore assez. Marchands vraiment, marchands de bestiaux... parce que y avait deux sortes de marchands de bestiaux : y avait ces marchands qui faisaient l'hiver, qui restaient, qui s'en allaient pas, qui faisaient des veaux, des moutons pour mener à Grenoble... Mais ceux-là c'étaient des marchands d'occasion, ils faisaient pas les marchands de mulets, ils faisaient pas les marchands de vaches, ils faisaient pas les petits cochons. Tandis que moi, c'était pas le même genre de métier, moi je faisais tout, toute l'année. L'hiver je faisais les veaux, les moutons, les cochons, et puis alors le printemps et l'automne, je faisais les vaches et les mulets, c'était pas la même chose. Oui (...).

Je sais qu'à l'époque, quand on vendait nos vaches, ben quand on gagnait cinq francs on était content. Et aujourd'hui si votre vache vous gagne cinq francs, vous avez mangé deux cents francs, je dis deux cents francs, deux mille ! Parce que maintenant les repas y sont plus à trente-cinq sous (...). Oh ! oui, nos pays étaient durs à l'époque, bien durs. Moi, je me rappelle quand mon père vendait une vache, il disait : « Ben vous donnerez l'étrenne au petit. » Mais on donnait pas vingt sous, on donnait deux sous, quatre sous. Moi je me rappelle qu'un de Vaujany, c'était soi-disant un petit-cousin, mon père lui vend deux vaches, puis mon père lui fait : « *Bèla z'y au min l'étrèna* ». Vous comprenez ce que je dis ? Donne au moins l'étrenne. Alors il me donne je crois quatre sous. Puis quand il a eu fini, qu'il m'a donné les quatre sous, qu'il s'est retiré plus loin, mon père vient me trouver, il me dit : « Combien t'a-t-il donné ? » Il dit : « Fais voir ». Il me dit : « Quatre sous ». Ah ! il me dit : « Ça m'a même étonné, il m'a dit, parce que c'est un *rapiace*, quatre sous. » Et moi j'étais content, quatre sous. On fumait pas, mais ça faisait pour acheter un paquet de cigarettes de six sous, y avait des paquets de cigarettes à ce moment-là de six sous, c'étaient des cigarettes bien minces, mais ça coûtait six sous. Et on allait avec un sou, on en achetait pour un sou, on en avait trois. Y a un moment de ça. Quand je parle de ça, j'avais peut-être treize, quatorze ans, douze ans, ah ! oui (*Un silence*). Oui.

Puis après quand on en a eu fini de trotter avec nos chevaux à Grenoble, il était puis venu le tacot, ce petit chemin de fer. Et à ce moment-là, je crois que j'avais treize ou quatorze ans. Alors il y a un moment déjà ! Alors après nous embarquions puis nos bêtes dans ces wagons, qui allaient à Grenoble. On cessait d'aller avec la voiture.









C'était plus intéressant ?

Ah ! puis c'était pas si pénible ! Le wagon coûtait vingt-quatre francs. On avait son permis pour descendre. Alors dans ce wagon, on en mettait quatre voitures. Alors regardez, ça faisait une économie. (*Un silence*). Eh oui... (...)

Le foin de montagne

Dans nos montagnes, il fallait se lever à quatre heures du matin. Moi je me rappelle, pendant trente ans, que j'allais ramasser le foin à la montagne que mon beau-père m'avait donnée, ben on couchait là-haut dans le chalet (...). Ben j'allais là-haut, moi, à quatre heures du matin on était debout, jusqu'à la nuit, jusqu'à huit heures du soir, on ramassait du foin, on travaillait ou on partait de là-haut à quatre heures du matin pour amener la charrette de foin au Bourg-d'Oisans (...). Je montais en haut à l'Alpe. Est-ce que vous êtes allé aux Deux-Alpes ? Eh ben je ramassais du foin là-haut, du village au-dessous, j'allais ramasser du foin là-haut à moitié-côte. Y en avait qui se trouvait au pied, mais j'en avais beaucoup qui était en haut à moitié-côte. Oh ! j'en ai ramassé beaucoup, peut-être trente, cinquante ans. Oui, j'y suis allé pendant trente-cinq ans, enfin, il fallait avoir l'amour du travail et puis l'amour du foin, parce que ce foin de là-haut avec le foin d'ici ça fait deux. Que des fois que ma pauvre femme m'a dit : « Que t'as été bête de te crever là-haut ! » Et moi je le vois maintenant que j'ai été bête. J'allais chercher du foin pour gagner quarante sous et j'avais des chevaux, je faisais faire le courrier, mes do-

mestiques me volaient, me donnaient quarante sous, gardaient quatre francs. Eh, dans le temps c'était ça, y avait une roue pour le patron, et trois pour le cocher, alors voyez.

Ben moi j'aimais tellement ce foin, mon pauvre ami, que j'allais le chercher. C'est que ce foin dans mon métier m'arrangeait trop ; le foin d'ici il vaut rien. Le foin d'ici c'est du marais, tandis que le foin de la montagne c'est autre chose. Une poignée comme ça, vos vaches vous font un plein seau de lait. Le foin d'ici, ils en font point du lait (...).

Les soins aux animaux

Comment soignait-on les animaux lorsqu'ils étaient malades ?

Ben ça dépend, différentes choses. On se servait d'essence térébenthine, si une bête avait pris un coup de froid, à la térébenthine, à la moutarde. Ça dépend, n'importe quoi ; des fois une vache qui pouvait pas bien aller de la selle, on lui donnait un lavement. Maintenant les affaires délicates ça se faisait pas trop. C'est comme si une vache se nettoyait pas, quand elle avait fait le veau, que la *nettoyure* (placenta) sortait pas, ben ça se faisait pas trop, tout le monde pouvait pas le faire. Pour faire ça, il fallait être bien délicat, fallait quand même être un peu apprenti. Moi maintenant je le fais plus, mais à l'époque, je l'ai fait. J'avais trente, quarante vaches, ben quand j'en avais une ou deux qui s'avortaient, qui se nettoyaient pas, j'hasardais le coup, et j'ai toujours bien réussi ; mais maintenant je le ferais plus. Non je le ferais pas maintenant.



Comment vous y preniez-vous ?

Ben on passait la main dans le ventre, et puis on allait le décrocher... Oh ! oui, maintenant non, quand c'est comme ça on fait venir le vétérinaire.

Mais à l'époque, il fallait avoir des connaissances ?

Ben oui parce que moi j'avais... qu'est-ce que vous voulez, on avait tellement des bêtes à ce moment-là, ou chez mon père ou quand je me suis mis à mon compte, moi, on en avait tellement. Alors, si c'était pas aujourd'hui, c'était demain, c'est bien rare si y en avait pas une qui s'avortait (on appelait ça avorter). Ben, toujours le vétérinaire... ben j'avais gardé le coup, parce que je le voyais tellement faire comment il faisait, j'ai dit : ça doit pas être bien malin, ben je l'ai fait et j'ai toujours bien réussi, tout le temps.

Vous ne faisiez jamais appel à des gens du pays ?

Ah ! ben nous on le faisait, nous c'est les gens du pays qui nous appelaient, nous. Pour les nettoyer, on n'y allait pas, on faisait pas ça chez eux. Une vache qui pouvait pas faire le veau, on venait nous appeler : « Venez nous donner la main, j'ai ma vache qui peut pas faire le veau. » Ben, on faisait du mieux pour le sortir, maintenant y en a bien qu'on ne réussissait pas à les sortir, s'ils étaient mal tournés ou s'ils étaient trop gros ; ben le vétérinaire en fait autant, il peut pas des fois les sortir. Ah ! oui (...).

Oh ! dans le temps on n'allait pas trop chercher le vétérinaire. C'est que nos montagnes, c'était pas puis bien commode pour monter. Quand c'était plein de neige, point de route, un chemin muletier qu'on appelait. On évitait puis le vétérinaire à ce moment-là ; il prenait pas des cents ni des mille, mais quatre, cinq francs, huit francs, dix francs, ben vous savez les gens ils économisaient. Y en a bien qui perdaient des bêtes, pour économiser les cinq francs et les dix francs. Ah ! tandis que maintenant, la moindre des choses... vétérinaire !

Les peurs de la nuit

Avez-vous entendu parler de la magie ?

Ah ! les sorciers. Ah ! dans le temps y en avait de ces gens-là qui inventaient n'importe quoi. Moi quand j'étais jeune, y a même des fois que, vous savez, j'avais peur parce qu'ils vous racontaient un tas de bêtises.

Qu'est-ce qu'on racontait ?

Ben on racontait. Bon. Moi je me rappelle qu'à ce moment-là, on veillait puis dans une écurie, là, nous étions une dizaine, ou quinze, puis un qui racontait une histoire, l'autre qui racontait l'autre. Et puis des fois, on osait plus sortir de l'écurie ! Mais moi où j'avais le plus peur, c'est quand mon père me faisait partir à quatre heures du matin pour aller à Huez, là-dessus, en dessus de chez lui, là. Eh ben, y fallait passer au cimetière de La Garde, puis allez va, après, il fallait passer au cimetière d'Huez. Ben vous savez, je passais, comme on dit, les fesses bien serrées, j'avais toujours peur de trouver un mort. Alors vous voyez ce que c'est, d'écouter toutes ces histoires, aujourd'hui on n'en parle plus de ça. Puis les autres fois on disait : « Tu vas

trouver un feu follet, feu follet qui est caché là-bas dans ce coin ; tu vas voir, il va sortir, il va être masqué, il va être habillé, il va te sauter dessus ! » Eh ben, on était gamin, à quatorze, quinze ans, on avait une frousse de tout le diable. On appelait ça des feux follets. Mais moi le plus qui me faisait peur, c'était le cimetière, et moi il fallait que je passe dessous là deux fois, et à pied. Mon père me faisait partir à quatre heures du matin, c'est qu'à Huez ils étaient *matinals* ; les écuries qui avaient huit, dix vaches, il fallait porter le lait à huit heures à la fruitière, pour qu'on puisse s'en servir. Alors il fallait se lever matin. On arrivait là-haut, ils étaient juste à l'écurie en train de soigner, pour aller acheter des veaux. Et j'étais pas seul, nous étions plusieurs concurrents qu'on se courait après. Quand il fallait passer sous ce cimetière, eh ben je vous promets que je serrais les fesses ! Ah ! je disais toujours si y a pas un mort... je passais au galop, quand j'étais plus loin je regardais vite derrière si y avait rien qui me suivait, puis après ça allait. (...)

C'étaient des sorciers qui sortaient de la terre, des gens morts qui sortaient, qui étaient réveillés, une autre fois c'était autre chose, ou alors une autre fois ben c'était une pierre là-bas, on vous disait que c'était un bandit, que c'était un mort qui était là-bas qui vous attendait. Vous voyiez cette pierre qui faisait de l'ombre, ça vous faisait serrer les fesses, eh... Voilà... Oh ! quand je passais sous le tunnel du Freney, moi là-haut, que c'était bien nuit, parce qu'y avait pas de lanterne, y avait qu'une lampe à pétrole, deux lampes à pétrole dans ce grand tunnel du Freney là, ben je vous promets, quand je venais de Besse ou d'ailleurs que c'était huit heures du soir ou neuf heures, c'était puis déjà pas bonne heure, ben quand j'arrivais sous ce tunnel, ben, je me préparais, dès que j'arrivais au commencement du tunnel, fallait voir le père Ravel s'il passait à pas de gymnastique, là-dessous ! (*Rires*) J'allais trouver ou un sorcier, ou un voleur, ou une autre chose, ou une autre. (...)

Une rude tournée

A quel âge avez-vous commencé à être marchand de bestiaux ?

S'il fallait bien vous le dire, commencé à quel âge... Le premier jour que j'ai commencé à sortir, que mon père m'a envoyé... j'en avais pas acheté beaucoup, j'avais peut-être treize ou quatorze ans, mais à partir de ce moment-là jusqu'à ce que je me marie, c'était tous les jours en avant, et puis allez, allez, et allez, allez !

Je suis parti une fois, monsieur, il m'a fait partir mon pauvre père, toujours très matinal, hein, il me fait partir, à pied — il m'a jamais acheté une bicyclette —, j'étais parti, j'avais monté là par La Garde, et je crois que la route était pas encore faite, je me rappelle pas... Je monte, je traverse le col de Maronne, je fais la commune d'Auris ; je passe par le Rocher, je vais faire Clavans ; je reviens de Clavans, je monte à Besse ; je repars là-haut, je descends, je fais Mizoën ; je rencontre les coquetiers qui arrivaient, c'était neuf heures du soir, au tunnel du Freney. J'étais... cinq ou six coque-



tiers du Freney, par là-haut de Besse, de Clavans qui arrivaient de Grenoble. Puis je les rencontre là, y avait le Baron (...), ben je dis : « Nom de foutre, mais le Baron qui est de Venosc, qu'est-ce qu'il vient foutre là ? » Moi j'arrive, à pied, du Bourg-d'Oisans, bien sûr, j'avais ni bicyclette ni rien, quand je suis arrivé au Bourg-d'Oisans c'était peut-être neuf heures et demie ou dix heures, mon père était là qui m'attendait. Alors je dis : « Dis donc, papa, tu sais pas, je les ai tous rencontrés comme ça et comme ça, y avait le Baron dedans ; et ils y étaient tous réunis ensemble. » Ah ! il me fait : « Les moutons ils se sont vendus cher, ils vont passer de l'autre côté, ils vont aller à Briançon. »

Et moi qui arrivais, qui avais trotté toute la journée, qui en pouvait plus — mon frère était allé à Venosc, il avait resté au bal, le domestique avait resté au Mont-de-Lans —, et comment fallait-y partir ? Eh, mon pauvre ami, j'étais jamais fatigué, toujours prêt. Je m'en vais chez Perret, le boucher, qui était deux ans de plus jeune que moi, je vais le trouver, je lui dis : « Tu sais pas, mon père ce qu'il veut, que nous partions pour aller à Briançon, à dix heures du soir ! Alors, tu viens, mon père m'a dit que on l'achèterait et qu'on le mettrait de moitié. » Si on regagnait cent francs, y avait cinquante francs, bon on partageait. Il était presque décidé, la mère le laissait presque venir, puis tout à l'heure la mère réfléchit, elle a dit : « Non, non, tu y vas pas, tu y vas pas, tu y vas pas. » Et nom de foutre, fallait partir, et moi j'étais fatigué, fatigué, j'avais maladie de partir. Je vais trouver le père Vincent F., que son fils était allé faire une tournée au Mont-de-Lans pour nous... Et le père Vincent me dit : « Bon s'il faut y aller, j'y vais. » Il vient en bas. Je dis : « Ben, le père Vincent vient avec moi. — Eh ben, si le père Vincent va avec toi, ben il faut partir ! »

On va à l'écurie donner de l'avoine au cheval, on prend le traîneau et nous voilà partis. Quand nous avons été en haut, à la limite, par là-haut y avait je sais pas combien de mètres cubes de rochers que nous avions juste passés ; moi je dormais derrière dans le traîneau, l'autre conduisait, je me reposais, moi. J'entends un bruit du diable, je dis : « Qu'est-ce qu'y a ? » Puis y me dit : « Oh ! c'est les rochers qui dégringolent. » Nous avons passé. Il en était tombé des mètres cubes et puis des pierres terribles. Enfin on n'avait pas eu de mal.

En arrivant à La Grave, on dit : « Ben, maintenant c'est pas le tout, faut laisser le cheval. » Je vais faire lever un nommé Romain Mathonnet, et je lui dis : « Ben, je vais passer le col comme ça et comme ça, faut que tu rentres mon cheval, et puis demain tu viendras à telle heure au Lautaret nous chercher. » Je suis reparti de là à pied, monsieur, de La Grave jusqu'à Monêtier, à pied, j'avais déjà roulé toute la journée, j'avais quinze, seize ans, dix-sept. Voilà parti avec le bon vieux, on a été faire la chine du Monêtier, rouler d'un côté, rouler de l'autre, je me rappelle pas si j'avais acheté quatre-vingts ou cent moutons. J'avais acheté une chèvre. Et nous voilà partis, on était partis de là-bas, avec ce troupeau. Quand nous sommes arrivés en route, y avait la moitié des brebis qui pouvaient plus marcher, moi j'en avais pris une sur mes épaules, le

vieux en avait pris une sur ses épaules ; c'était comme on appelle le printemps, ça les avait ébronné, parce que quand les bêtes sortent pas, eh ben y faut pas les sortir d'un coup, faut les sortir en plusieurs fois, il faut les débronner qu'on appelle, vous comprenez ce que je veux vous dire, débronner ? C'est que si une bête est pas sortie, elle peut pas marcher, elle va faire un kilomètre, deux, et puis après elle peut plus aller. Alors en arrivant en haut, bientôt au Lauzet, elles, ça pouvait plus aller. Alors traîne que te traîne, j'en prends une sur mes épaules, enfin à force de batailler, batailler, on arrive au Lautaret. L'autre là-haut qui nous attendait. Heureusement qu'il y avait le traîneau. Tout à l'heure, le traîneau y en avait dix, quinze dedans. Et nous voilà partis pour La Grave ; on est arrivés en bas je me rappelle pas à quelle heure, peut-être dix, onze heures du soir, on fait lever Monsieur Terraz qui tenait l'hôtel où il y a les Juge à présent, c'étaient ses gendres.

Alors on arrive ; il me dit : « Mais t'arrives ben tard. » Je lui dis : « Ben je pouvais pas avant. » On était arrivés là, on a mis les moutons dedans, j'en mets trois dans la crèche de ces brebis. Je lui dis : « Faites-moi chauffer un litre de vin chaud. » Je leur enfile ce litre de vin chaud, est-ce que ça leur avait-y fait du bien, est-ce que je les avais engorgelées ? J'en sais rien. Le lendemain matin je me lève, et je viens en bas voir, j'ouvre la porte : les trois brebis crevées. Ah ! je dis, ben voilà déjà une jolie journée ! Et qu'est-ce qu'il fallait faire ? Crevées, crevées. Je pars avec le reste. Quand j'étais arrivé avec tout ça là-bas, mon père... brebis crevées ben elles étaient crevées, mais il était content de voir que je m'étais débrouillé comme ça, ben vous voyez un peu le trafic que j'avais fait. Partir de là, aller jusqu'au Monêtier, à pied de La Grave, repartir de là-bas avec un troupeau de moutons jusqu'à La Grave, hein !

Ben allez dire aux jeunes de le faire aujourd'hui, de mes frères y en a pas un qui l'aurait fait. Et moi j'étais jamais fatigué, toujours prêt, toujours prêt ! Eh ben oui, ben, on en avait des kilomètres dans les jambes. Enfin...

Acheter...

Où aviez-vous acheté ces moutons ?

A Monêtier, à Monêtier.

Et vous saviez d'avance à qui vous les achèteriez ?

Ah ! non, seulement c'était un pays où il y avait beaucoup de moutons. Il y avait bien des vaches, mais y avait aussi beaucoup de moutons. Maintenant y en a plus. Mais chaque maison avait dix, vingt, quinze moutons ; parce que les moutons mangent ce que les vaches ne mangent pas.

Vous alliez acheter dans quelles régions ?

Ah ! ben, tout le Briançonnais. On en a sorti des vaches, beaucoup de là-bas, soit mon père, soit moi.

De quels villages par exemple ?

Eh ben à partir du Lauzet, Le Casset... Le Casset pas trop ; mon père l'aimait pas, moi non plus ; mais le plus qu'on en faisait c'était au Monêtier. Et puis après à Villeneuve, puis Le Bez. Là Le Bez y avait un gros



marchand de mulets qui était un grand ami à mon père et qui avait une belle montagne où il mettait cent cinquante vaches. Alors, mon père lui achetait des vaches le printemps. Puis l'automne, il lui en revendait à mon père. Alors on faisait ça, et puis après je me suis *étiré*, en bas plus bas, je suis allé à Briançon, je suis allé en bas dessous au Grand-Villard, tout ça par là-bas dessous, et puis j'allais de l'autre côté, du côté de Val-des-Prés, jusqu'à Névache.

Et puis je suis allé une fois, mais j'y ai pas retourné, pour aller acheter des veaux, alors j'avais été du côté de Névache, pas de Névache, du côté du Queyras. Voyez si on en faisait, et à pied. J'avais été jusque par là-haut, on en pouvait plus avec mon père. Oh ! j'étais las, j'étais las. Il y avait un gros char de bois qui descendait, je lui dis : « Ecoutez, je suis tellement fatigué, vous me laissez monter un peu sur vos bois ? — Faites bien attention de pas tomber, montez. » On est montés sur ces bois, on était revenus coucher à Villeneuve. Oh, oh, oh, oh ! Ah ! si je suis pas usé, je vous promets que j'ai trotté ; mais aussi aujourd'hui mes jambes veulent plus aller. Oh ! oui. Eh ben on en a fait des voyages. On en a sorti des vaches de par là-bas.

... Vendre

Et vous revendiez ces bêtes à qui ?

Ici, à des propriétaires mais gros, beaucoup des marchands qui venaient nous trouver. On avait des marchands, on était bien connus, des marchands qui étaient par là-bas du côté de Gap, de Corps, de La Mure, et puis du côté de Saint-Marcellin, qui venaient nous trouver ici. Des marchands... Et ici alors les propriétaires des alentours, puis quelques propriétaires de la vallée en bas, jusqu'à Grenoble, qui savaient qu'on avait des tas de vaches, qui venaient nous trouver. On vendait tout ça là.

Et les moutons vous les vendiez à qui ?

Les moutons en général on les menait à Grenoble ; quand c'étaient des brebis pour l'agneau, on les vendait aux propriétaires... On les amenait à l'automne à la foire, et puis on les vendait là.

Et à Grenoble, c'était pour la boucherie ?

Ah ! pour la boucherie.

Et on gagnait bien sa vie ?

Ah ! y avait des fois qu'on avait de petits bénéfices et puis d'autres fois, on en avait point. C'est comme en ce moment. En ce moment, nous avons acheté des vaches à Guillestre, l'année dernière avec mon fils, puis soi-disant que c'étaient nous qui avions acheté le meilleur marché. Nous on avait payé deux mille cinq cents, les autres avaient payé deux mille sept, deux mille huit, et puis ces vaches de deux mille cinq cents qui coûtaient bon marché, monsieur, voilà deux ans qu'on les a, qu'on peut pas les vendre ! Sommes allés à Voiron, avant-hier, on en a vendu une ; hier on est allés à Gap, on en a vendu une. Alors vous voyez un peu les prix que ça fait ! Sommes allés à Gap : dix-huit cents francs de chambre, dix-huit cents francs de repas... Je sais pas pour combien diable il a mis d'essence, ah ! ben il s'en venait, puis après il dit :

« P'têt' plus d'essence. » J'ai dit : « C'est bien fait. Ah ! s'il fallait aller à pied, laisser le camion là, maintenant ce serait bien fait. Tu as une maladie, tu regardes jamais s'il y a de l'essence. » Heureusement qu'on est arrivés à un endroit un peu à plat, et puis ça faisait un petit peu de descente, la voiture s'est lancée, nous sommes arrivés jusqu'au poste d'essence. Ah ! je lui ai dit : « Maintenant tu sais pas ce qu'il faut faire ? Mets-en un litre, puis après tu mettras un peu de l'eau ! » Alors là, il a puis fait remplir le réservoir. Ah ! Alors vous voyez le travail.

Y avait-il beaucoup de concurrence ?

Ouh ! Là-bas à Gap ça me faisait peur les vaches qu'il y avait à vendre, monsieur. Et des marchands y en avait guère, guère. Beaucoup de visiteurs, à Voiron la même chose. A Voiron, y avait peut-être deux mille personnes, sur deux mille personnes y en avait quinze cents de visiteurs. Personne, personne en veut. Ça peut pas aller plus mal, c'est une mauvaise année. La récolte a été mauvaise, du foin cette année il y en pas. La sécheresse à l'automne, qu'on aurait pu mettre les bêtes dehors, ça, avec le temps qu'il a fait, la pluie et la sécheresse, on a pas pu. Et les bêtes sont rentrées toutes y a déjà plus d'un mois. Eh ben un mois de plus, et si le printemps est tardif, qu'est-ce que ça va faire ? Ah !... Mauvaise année, mauvaise année. Mauvaise année, sur tout, moi je l'ai dit au printemps. J'ai dit un peu la politique, un peu le commerce, un peu la mauvaise campagne, pourvu qu'on ait pas la révolution, ça sera ben encore rien. Moi j'en ai une frousse du diable de ça. Je sais pas ce qu'ils font là-bas à cette Chambre à Paris, ils font que se disputer, ils font que faire les imbéciles. Les uns veulent que ça ce soit blanc, les autres veulent que ça ce soit noir. Et puis quand même que ça serait juste, c'est pas juste. Ah ! je sais pas ce que vous en pensez, mais moi je sens que ça sent mauvais ; ça sent mauvais ! (...)

Les ficelles du métier

Comment avez-vous appris votre métier ?

Ben, je l'ai appris chez mon père, petit à petit.

Comment avez-vous appris à acheter, à vendre ?

Eh ben, parce que j'étais avec mon père. Alors je voyais une vache-là, il mettait deux cents francs — à ce moment-là c'était pas deux cent mille —, cette vache-là deux cents francs, je la regardais, je voyais où il regardait, je voyais où il touchait. Il regardait les tétines, qu'on appelle *manche*, ce qu'on appelle *manche* c'est une vache, c'est une tétine — vous savez ce que c'est une tétine ? — la *pousse* de la vache ; on appelle la *pousse* la tétine, y a des tétines qui sont fausses, qui donnent pas de lait, alors on dit *manche*. Ce que nous appelons, nous, dans notre commerce, mais avec les propriétaires : *manche*.

Alors j'ai appris ça, puis voir si le téton est bien égal, si y a pas un côté qui est plus gros que l'autre... si ça peut arriver, qu'une vache a une avarie, qu'elle ait ce côté-là bien petit et celui-là bien gros, alors ça fait comme ça. Alors déjà ça fallait l'apprendre, après fallait toucher le cuir, voir si le cuir est pas pris, parce que si le cuir est pris, ben la vache est pas saine.



« Pris », c'est-à-dire ?

Ben qu'il se colle à la viande. Faut que vous puissiez le prendre, que ça fasse comme ça, qu'il se décolle. Alors il fallait apprendre ça. Après il fallait ouvrir la bouche, fallait... faut voir l'âge qu'elle avait, ben on le connaît aux dents. Une vache quand elle a deux ans, les deux dents de devant s'en vont. Puis les dents d'à côté à trois ans, elles s'en vont, ça se remplace, puis quatre ans, puis cinq ans, jusqu'à ce qu'y ait cinq ans, alors là ça se renouvelle jusqu'à cinq ans. Et dans le cheval c'est pas la même chose. Le cheval ça se renouvelle aussi, seulement au lieu de commencer à deux ans, le cheval il commence à trois. Alors à trois, il perd deux dents, ça lui fait trois ans. Et la vache en perdant deux dents ça lui fait que deux ans, parce qu'elle a une dent de plus de chaque côté. Alors la vache, on regardait la corne, pour voir si elle avait fait beaucoup de veaux, parce qu'une vache qui a fait plusieurs veaux, ça fait un rond à la corne. Alors on voit si elle a fait un veau, si elle a fait deux veaux, si elle a fait trois veaux, celui qui connaît ; celui qui connaît pas, il sait pas.

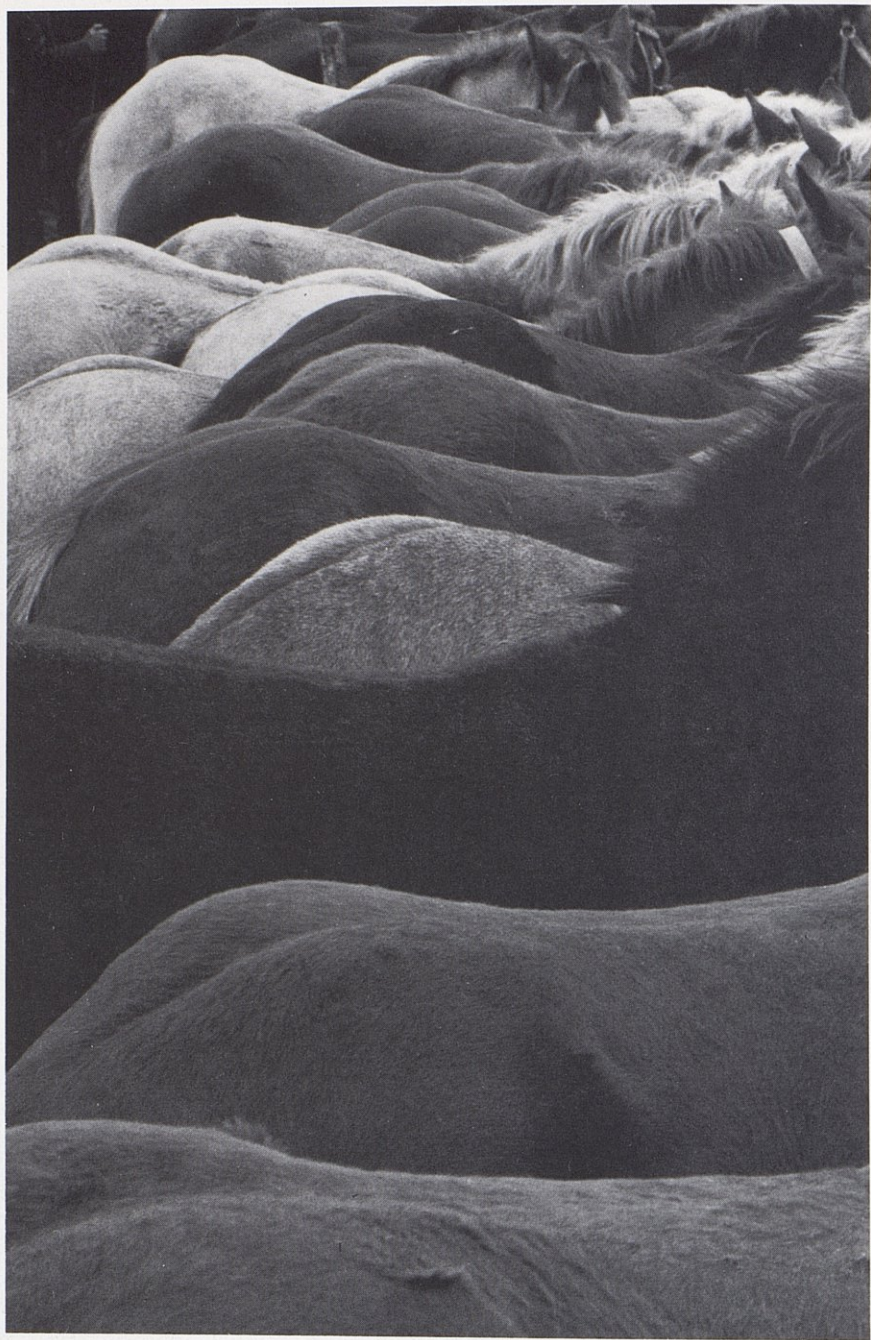
Alors voyez tout ça, il fallait tout l'apprendre. Alors moi j'ai commencé de l'apprendre chez mon père, puis j'ai regardé ; puis je m'essayais quand il y était pas. Puis je voyais comment y faisait, alors je me suis appris, comme ça et comme ça. Et puis alors où on s'apprend mieux, c'est quand on se met à son compte, alors là si on sait pas faire, ben on se fait voler. Alors quand vous avez commencé de manger vingt francs ou quarante francs ou cinquante francs sur une vache, ça vous fait ouvrir les yeux. Alors là je vous promets qu'on fait bien attention !

Et à ce moment-là moi, que j'ai commencé, je me suis fait attraper. Un individu, qui s'est fait tuer l'année dernière par un camion, un marchand de chevaux et de mulets de Saint-Jean-de-Maurienne, il était jeune, et moi aussi, mais moi j'étais plus vieux ; et je vais avec mon père, et puis il tourne avec lui d'un côté, de l'autre, il avait une jolie vache ! Et puis elle m'allait par la tête, et puis mon père me dit : « Ah ! va, t'acharne pas. » Ah ! mais elle m'allait tellement que je suis parti deux, trois fois, puis je l'ai achetée. Sacrée vache ! Il lui manquait un œil ! L'œil y était, mais elle y voyait pas, elle voyait que d'un œil. Mon père me dit : « Je suis sûr que tu t'es fait rouler. » Mais il l'avait pas vu mon père.

Quand on a fait livrer les vaches là-haut devant l'hôtel, il y en avait vingt ou vingt-cinq, je me rappelle pas. Me rappelle pas. Et lâche les vaches, toutes on les lâche, et nous voilà partis. Les vaches rentraient dans les prés, d'un côté, de l'autre, quand elles ont été lâchées. Puis il me dit : « Va vite les tourner, laisse-les pas écarter, comme ça. » Et je m'avance en haut pour aller les tourner, c'était justement du côté droit. Donne un coup, elle m'avait pas vu arriver. Pas vu arriver ! Elle va en bas vers les autres. Un peu plus haut, elle recommence. Mon père me dit : « Ecoute, je te dis que tu t'es fait rouler, je te dis que tu t'es fait rouler. — Comment donc ! » Il me dit : « Je suis sûr qu'il manque un







œil à ta vache. » Alors il m'avait foutu la frousse. Eh ! coquin de sort, quand elle se retourne écarter, je reporte bien mes yeux devant les siens, hé, il lui manquait un œil, il était blanc ! Je me suis fait voler là.

Une autre fois, j'étais *mé* (encore) là-bas, et puis il y avait *mé* une jolie vache, puis elle avait une sonnette. Alors je la marchande, mon père me dit : « Méfie-toi, c'est une *souffleuse*. » Mais je savais pas ce que c'était encore une *souffleuse*. Alors je le quitte et je reviens à cette sonnette, elle m'allait par la tête, moi. Alors bataille que de bataille, la vache était toujours là dans un endroit à l'ombre, la tête dans un buisson, et la sonnette m'allait par la tête. J'achète la vache, elle allait ben bien, j'achète la vache, tout à l'heure nous partons. Quand on a eu fait un kilomètre ou deux, il me dit : « Tu vois que je t'ai dit que tu t'es fait rouler, tu vois pas que tu as acheté une *souffleuse*, je te l'avais dit. » Une *souffleuse* pour tout de bon, et une *souffleuse*, c'est ce que je disais tout à l'heure, c'est quand elles ont le cuir pris. Alors c'est une vache qui est touchée là-dedans, alors le cuir ça n'allait pas bien, et une *souffleuse*, la chaleur la tuait. Il fallait toujours qu'elle soit à l'ombre, ou être à un endroit bien frais. Plus on montait, plus elle faisait vilain, plus elle sortait la langue...

Alors je me rappelle pas puis ce que j'en ai fait, je sais pas à qui je l'ai vendue, il fallait que je me débrouille, je sais pas puis à qui je l'ai vendue ! Alors voyez par où que j'ai commencé ! Et ma vache, je me rappelle toujours à qui je l'ai vendue, qui manquait un œil. Je l'ai vendue en allant du côté de Corps, avant d'arriver à Saint-Bonnet, un bon vieux qui arrive le matin, le marché était là de l'autre côté, et la vache il la voit pas, mais elle était jolie nom de Dieu ! Et il vient, je lui la vends. Et puis il l'avait pas vue, il l'emène et puis quand il est revenu le samedi d'après, parce qu'il y avait le marché tous les samedis, il dit à mon père : « Ah ! ben va, ton garçon m'a bien arrangé. — Qu'est-ce qu'il a fait ? — Il m'a vendu une borgne. » Alors mon père lui dit : « Ben lui en voulez pas trop, il s'est fait voler, lui, qu'est-ce que vous voulez il fallait bien qu'il la vende, bien sûr que c'est embêtant, ça a-t-y bien fait vilain ? — Oh ! moi j'ai fait comme lui, je l'ai aussi vendue à un qui l'a pas vu ! » Alors mon père lui dit : « Oh ! ben va, la semaine prochaine, s'il en a une ou deux, il vous en vendra ben une bon marché. » Eh ben, elle est vendue là-haut. Et quand je passe là-haut comme hier

j'y ai passé, dis : « Tiens, voilà la maison où t'as vendu la *vacha borgna*. » Alors voyez-vous, on apprend le métier !

Je vous promets que depuis ce jour-là je me suis pas laissé reprendre ! Je vous promets que je regarde bien les yeux, regarde bien la bouche. Il y en a aussi un qui voulait me voler, il me vendait une vache, il lui manquait une dent. Il avait amené une belle vache qui venait de la Bretagne, oh ! euh ! eh ! une jolie vache ! eh ! qu'elle m'allait par la tête. Je suis été la voir au moins vingt fois cette vache, je pouvais pas l'acheter. Alors il fait comme ça : il met le pouce, pour boucher le trou, il la tenait comme ça ; je dis : « Fais voir la gueule. » Comme ça, je dis : « Tu as trop des grands doigts, sors tes doigts, eh ! il manque une dent ! » Alors je dis : « Salaud, tu voulais *mé* encore me le mettre, toi. Je me suis déjà fait mettre deux fois par tes Savoyards, toi encore, ah ! non. » Alors je laisse la vache. Mais elle m'allait par la tête ! Et je l'achète, à la fin de la foire. Elle m'allait tellement par la tête, je l'achète, et c'était une belle vache. J'arrive ici puis je dis à mon papa : « Tu vois, j'ai acheté cette belle vache, comme ça et comme ça, mais il lui manque une dent. — Ah ! sacré couillon ! » Et mon père fait comme moi, il me dit : « Ah ! ben elle t'a flatté, moi aussi. » Mon père la vend à P..., il lui en vend dix à choisir à ce moment-là, c'était puis pas comme aujourd'hui — dix à choisir sur peut-être quarante : quatre mille ! Et à ce moment-là c'était deux mille cinq cents, trois mille ; quatre mille, dix à choisir : quatre mille. Mon père le savait qu'il manquait une dent, l'autre l'avait regardé, et lui dit : « Il lui manque une dent, mais c'est pas de vieillesse, c'est un accident. C'est un accident, je lui ai donné un coup de bâton et je lui ai cassé une dent. » Alors l'homme l'a emmenée à Saint-Bonnet, et il a pas gagné ; il a peut-être pas perdu, mais il avait pas gagné. Il était revenu, mon père a dit : « As-tu fait bon voyage ? » Il dit : « Père Ravel, j'ai pas perdu, mais j'ai pas gagné ; faudra me faire rattraper. » Dix vaches : quatre cents francs, alors tout le monde, mon pauvre ami, ça avait fait un bruit comme aujourd'hui une vache quatre mille ! un bruit du diable... Un Savoyard !... Mais je me laissais plus prendre, j'avais bien regardé, quand il avait mis la main comme ça, j'avais dit : « Sors ta main. »

Alors voyez si on apprend, pour apprendre, et ça coûte. Ça m'a coûté, mais après j'étais assez fort. Oh,



oh, oh... Après, mon pauvre ami, soit à la tétine, soit à la dent, soit à la corne, soit partout, et puis, et puis de là. Ah !... Pour acheter une vache, vous savez, il faut être bien connaisseur, pour savoir si on achète un tableau ou si on en achète une bonne. Moi quand je les achète vraiment pour bonnes, elles sont bonnes ; mais je regarde tout moi, je regarde la *source*, je regarde le cuir, je regarde la queue.

La source ?

Ben la *source*, c'est un vaisseau qui part de la tétine, qui vient à moitié du ventre, qui fait un cordon comme ça, puis ici elle fait un bouton, alors ce bouton il fait un trou. Si elles ont une *source* comme le bras — je vous ça, pas comme le bras — mais enfin comme le bras et puis que ça fasse un moignon comme ça, là, et ben ça c'est déjà une bonne ; et puis si elle a le cuir bien fin, alors là dites, ça c'est une bonne. Quand je les achète comme ça et que je leur dis : « Prenez-la », alors les jeunes ils disent puis toujours : « Ce sacré père Ravel, quand il veut il sert bien ! » Eh ! quand il veut !... Quand je les ai, je les sers bien ! Ah ! oui.

Rapports avec les animaux

On doit aimer les bêtes dans votre métier ?

Oui... oui, oui, oui. Quand on a une bête qui se plaît bien surtout, on l'aime beaucoup.

Et les bêtes vous connaissent ?

Oh ! les bêtes vous connaissent pas mieux que ça ; si c'est une bête que vous avez gardée y a longtemps, elle vous connaît, mais autrement non.

Vous ne les « baptisez » pas, vous ?

Ben ordinairement les propriétaires les baptisent.

Les propriétaires, mais pas vous ?

Oh ! nous, qu'est-ce que vous voulez, aujourd'hui elle est là, demain elle est ailleurs. Chez nous quand on les garde deux, trois ans, quand on s'attache à quelque chose ou qu'on l'élève, alors on lui dit un nom. Moi j'en ai une qui vient de Venosc, un veau que j'avais élevé, ben je l'appelle la Mougny, comme le nom du propriétaire. Alors on dit : « Tiens, est-ce que tu la mets à la montagne, aujourd'hui, la Mougny ? » Tiens, la Mougny est-ce que tu la vends ? » Comme ça. Et puis une autre qu'on a élevée, bon, je l'ai baptisée la *Bardelle*, parce qu'on a pas bien l'habitude d'avoir des *Bardelles* ici. Mais maintenant on peut la prendre, ils en veulent plus des autres.

C'est quoi une « Bardelle » ?

Une *Bardelle* c'est une vache qui est rouge et blanche, ou rouge, rouge, un rouge sang, puis rouge de nature ; alors ça fait deux, on les appelle des *Bardelles*.

Quels autres noms donnent-on aux vaches ?

Ah ! ben selon ce qu'elles sont, on appelle une *Tarine*, une *savoyarde*, une vache de La Grave, on appelle ça des *Tarines*. Maintenant si vous avez des vaches *bardelées* blanches et rouges, c'est des *Montbéliardes*, c'est de l'Abondance.

Ça, c'est les races, mais les noms ?

Ah ! ben, ça dépend, un nom quelconque, le premier mot qui vient à la bouche. (...)

L'auxiliaire du troupeau

Est-ce que vous vous serviez d'un chien ?

Oui, nous autres nous sommes obligés d'avoir des chiens. Pour mener un troupeau avec un chien, on tient mieux les bêtes, surtout quand elles le savent, on les tient mieux. Parce que quand on crie, quand même que le chien bouge pas, elles ont peur, elles se tournent. Maintenant il y a des chiens qui sont bien dressés, qui valent plus que des hommes, puis y en a qui valent rien.

Comment dresse-t-on un chien ?

Ah ! ben petit à petit : aujourd'hui passe ici, demain passe là-bas, passe derrière, avance là-bas devant, voilà comment qu'on le dresse.

Ce sont les commandements ?

Oui. Oh ! il y en a qui sont bien dressés, quand c'est un berger qui le mène tout le temps lui, et qui le commande lui, ben y sont bien dressés. J'en ai vu un la semaine passée à Briançon, eh ben il fallait le voir travailler. On y était pour acheter des moutons, chez Monsieur Bonnardel. Eh ben, ce chien nous étions là qu'on regardait les moutons, qu'on les triait, le chien nous disait rien, nous étions là, eh, les moutons étaient là, y en avait un peu partout. Ce chien il partait de là, il faisait le tour tout seul, sans qu'on le commande, tout le tour, tout le tour qu'il les tenait. Je lui dis : « Il faut me donner ton chien. » Il me dit : « Oh ! ben, oui !... » Ah ! je lui aurais ben donné je sais pas combien. Alors ça c'était un chien, sans le commander il faisait le tour tout seul, et puis il les tenait les moutons, là. Eh bien quand vous êtes sur la route avec un chien comme ça, y a pas besoin d'un homme. Vous êtes derrière, il le sait qu'il faut les tenir du côté droit, il fait que faire ça, en haut, en bas. Il m'en a donné un une année, il est devenu vieux, que il était sourd à la fin, j'ai été obligé de le détruire ; eh ben monsieur, j'allais en champ, je le menais avec nous, il était trop ardent, je faisais comme ça, sur la limite, là, et puis je venais rester là, ce chien avait compris que c'était la limite, monsieur, il venait s'asseoir là, il allait s'asseoir là-bas et il attendait que je le lève la main ou que je le siffle, si je le levais la main ou que je le siffle, il comprenait ce que ça voulait dire, alors je vous promets que les vaches y en a pas une qui passait. Ça c'était un chien, je l'ai gardé peut-être quatre, cinq ans, et puis il est devenu sourd tout d'un coup, il a fallu le détruire. Ça c'était un chien. Mais y en a-qui valent rien, rien, rien, rien. J'en ai un là-bas en ce moment, il n'est ni bon ni mauvais, c'est pas ça. Ah ! mais un chien bien dressé vaut mieux qu'un homme, parce que quand on a un troupeau, vous savez, faut en faire des pas en avant, en arrière, avec un chien ça va tout seul.

Comment s'y prend-on pour dresser un chien ?

Ben s'il vous connaît bien, vous le flattez, puis vous le grondez quand il faut, même donnez un coup de pied dans le derrière s'il faut, puis quand il a fait la bêtise, qu'il est revenu, vous le reflattez, vous lui donnez un bout de pain ou une bêtise, puis vous le caressez. Puis une fois qu'il a pris amitié, qu'il comprend, ça va. (...)

Mes plus vifs remerciements vont à
Catherine Tasca
dont l'intérêt pour ces images
est à l'origine de cette exposition,
son attention et sa persévérance en ont
permis la réalisation.

Robert Avezou,
Archiviste en chef honoraire,
ancien Directeur des Archives départementales
de l'Isère.

Yann Pavie
pour la réalisation de l'exposition,
Charles Joisten,
Robert Chanaud
et Hervé Gumuchian
pour leur précieuse et amicale
collaboration.

